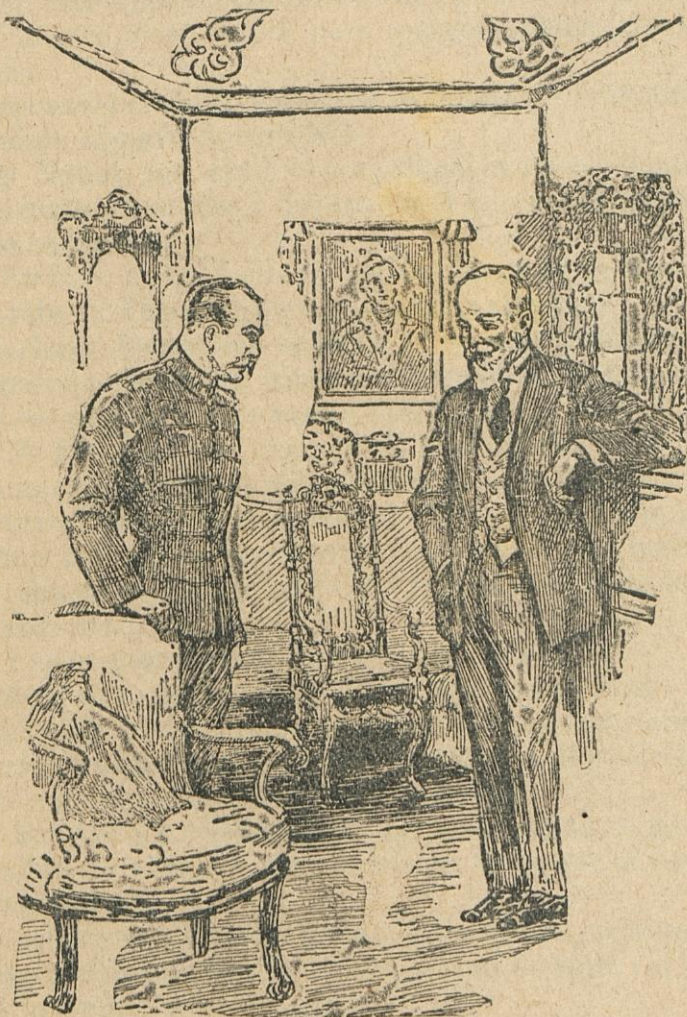




*...Elle ne doit plus entrer en contact
avec un bandit comme toi... (Page 713).*

C. I.

LIVRAISON 93

— Eh bien quoi ?... Qu'est-ce que tu as encore bu ?... Tu es donc ivre mort que tu ne t'aperçois même pas de ma présence ?

Esterhazy sursauta comme si le diable en personne était soudain apparu devant lui.

Amy Nabot, qui était entrée dans la pièce depuis quelques instants se tenait devant lui et le regardait avec un air de sarcasme.

— Eh bien ? reprit-elle qu'est-ce que tu as ?... Tu en fais une tête !... Tu as l'air complètement abruti !

Esterhazy fronça les sourcils et se mit à regarder l'aventurière avec un air ennuyé. Mais elle ne se troubla point et elle éclata de rire avec effronterie.

— Ne t'en fais pas, mon petit ! lui dit-elle avec un air dédaigneux. On ne vas pas te manger !... J'ai aperçu ta femme qui sortait d'ici et je comprends qu'après une visite comme celle-là tu ne pourrais pas être de très bonne humeur, mais il n'y a quand même pas de quoi faire une bobine pareille !

— Laisse-moi tranquille ! gronda Esterhazy.

Juste à ce moment, Amy Nabot aperçut la liasse de billets de mille francs que la comtesse Clara avait remise à son époux et que celui-ci avait simplement déposée sur un meuble en attendant de la mettre de côté.

— Bravo ! s'exclama-t-elle. Je vois que tu es riche aujourd'hui !... C'est le père Noel qui t'a apporté cette petite fortune ?

Esterhazy était furieux contre lui-même, se reprochant amèrement de ne pas avoir mis tout de suite cet argent en lieu sûr.

Mais il était un peu tard pour le regretter, maintenant que l'aventurière l'avait déjà vu !

Elle allait sûrement en exiger sa part... Cela ne faisait pas l'ombre d'un doute !

Cet argent m'a été remis par ma femme, déclara-t-il sèchement.

— Oh, oh ! Et pourquoi Madame la comtesse a-t-elle jugé à propos de t'enrichir de la sorte ?...

Esterhazy garda le silence.

— Si la logique n'est pas un vain mot, reprit l'aventurière avec un air ironique, je dois forcément en conclure que ceci constitue un appât pour te faire tomber dans un piège... Et, à en juger par ta mine, je ne crois pas me tromper en presumant que tu y es tombé, comme le dernier des imbéciles !

Tout en parlant ainsi, Amy Nabot n'avait pas cessé de fixer sur le colonel un regard perçant, comme pour juger de l'effet que ces paroles produisaient sur lui... Elle s'était efforcée de donner à ses paroles un ton de subtil sarcasme qui devait agir comme un poison insidieux.

Et en vérité, chacun de ses mots pénétrait comme une flèche empoisonnée dans l'esprit du colonel.

Après l'avoir considéré en silence pendant plusieurs minutes, elle vint tout à coup s'asseoir sur le bras du fauteuil dans lequel le traître s'était assis et elle reprit en se donnant tout à coup un air lascif et caressant :

— Alors ?... Tu vas te remettre en ménage avec ta légitime épouse ?

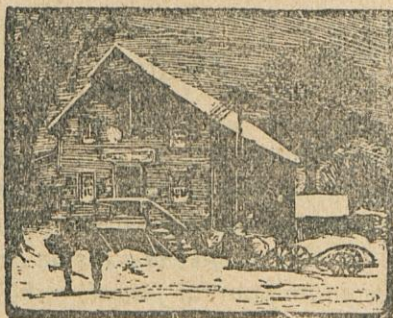
— Oui ! répondit le misérable d'une voix sourde, en détournant les yeux.

— Ah ?... Eh bien, tant pis pour toi et aussi pour ta femme, car tu ne feras jamais un bon mari... Tu n'es pas né pour la vie de famille... Tu es comme le papillon qui ne pourrait pas vivre sans voler constamment d'une fleur à l'autre !... Et moi, que ferais-je si tu devais retourner auprès de ta femme ?... Il ne me resterait plus qu'à me jeter à l'eau !... Non, sérieusement, mon petit Ferdinand... Ne te laisse pas séduire... Ce serait une véritable folie... Certes, tu n'as pas inventé la poudre, mais je veux croire que malgré tout, tu es encore capable de comprendre celà !

Amy Nabot connaissait trop bien les faiblesses de son amant pour avoir beaucoup de difficulté à triompher de ses scrupules. Avec une science consommée de la psychologie des hommes dépravés comme Esterhazy, elle parvint assez rapidement à anéantir les bons sentiments qui avaient commencé de poindre en lui à la suite de la visite de sa noble épouse.

Finalement, il en arriva à convenir de ce qu'il avait été sur le point de commettre une grande bêtise et à déclarer à Amy Nabot qu'il lui était reconnaissant de lui avoir ouvert les yeux avant qu'il soit trop tard !

De son côté, l'aventurière lui prodigua ses meilleures caresses et ne cessa de lui dire de tendres paroles entremêlées de flatteries de toute espèce, afin de le maintenir dans l'illusion de ce qu'il était toujours le « beau », l'« irrésistible » le « fatal Esterhazy », le « plus élégant cavalier de toute l'armée française »... et aussi pour obtenir de lui l'argent dont elle avait besoin pour... se rendre à l'Ile du Diable et pour voir encore une fois Alfred Dreyfus, grâce à un laisser-passer que le colonel Henry avait promis de lui faire avoir !





CHAPITRE CIX

LA LETTRE D'ADIEUX.

Mathieu était sur le point de sortir de chez lui quand le facteur lui apporta une lettre.

Une lettre qui portait un timbre-poste allemand et qui paraissait avoir été écrite par une main de femme. De qui cela aurait-il pu être sinon de Brigitte von Sheden ?

Enfin !... Combien de temps n'avait il pas vainement attendu des nouvelles de la jeune fille ! A la longue, il avait fini par ne plus oser espérer qu'elle se souviendrait encore de lui et il avait lui même cherché, mais en vain, à l'oublier.

Le jeune homme tenait la lettre entre ses mains, la retournant, mais n'osant l'ouvrir tellement il se sentait ému.

Finalement, il se décida quand même et ouvrit l'enveloppe d'une main tremblante.

Mon cher ami,

Je ne sais s'il est bien convenable pour une femme d'adresser à un homme le premier aveu d'amour, mais je sens que je ne puis faire autrement vis à vis de celui qui m'a sauvé la vie, à celui que je ne pourrai jamais oublier, dussé-je vivre un siècle !

J'ai longtemps hésité avant de faire cet aveu, mais aujourd'hui c'est un irrésistible élan de mon cœur qui m'y oblige.

Quand je vous ai rencontré, mon cher Mathieu, j'avais déjà donné ma parole à un autre homme et je ne pouvais plus la reprendre. Je m'étais sacrifié pour les miens et je l'avais fait presque avec joie, parce que je n'ignorais pas que cela leur rendait un immense service, faute de quoi ils se seraient trouvés dans un grand embarras, et même dans une situation tout à fait critique.

Je ne pouvais m'imaginer à quel point ce sacrifice devait me paraître pénible par la suite!

Et maintenant, le sacrifice est accompli !... Je suis devenue la femme de Fritz von Stetten !

Mathieu laissa tomber sur ses genoux la lettre qui s'était échappée de ses doigts. Laissant échapper un profond soupir, il passa sa main sur ses yeux.

Après quelques instants, il reprit le papier et se remit à le lire.

C'est aujourd'hui que l'on a célébré ce mariage, poursuivait Brigitte. Mais c'était un mariage comme on en voit peu !...

Imaginez que Fritz a été grièvement blessé d'un coup de sabre au cours d'un duel et que, se sentant en danger de mort, il a insisté pour que soit célébré un mariage « in-extremis »... C'était une cérémonie vraiment dramatique et j'étais tellement émue que je me suis évanouie dès qu'elle a pris fin.

Ce qu'il y a de plus tragique dans tout cela c'est que, quoi qu'il arrive, ce mariage me lie pour le restant de mes jours... En effet, Fritz a absolument voulu que je jure de lui rester toujours fidèle et de ne point me remarier après sa mort. Comme bien vous pensez, il m'a été atrocement pénible de faire cette promesse qui me privait à tout jamais de tout espoir de bonheur, mais les circonstances étaient telles qu'il était absolument impossible de refuser.

Me voilà donc séparée pour toujours de celui à qui mon cœur appartient !

Et j'étais justement sur le point de repartir pour Paris afin de le voir encore une fois !... Oui, mon cher Mathieu, j'allais préparer mes bagages pour ce voyage quand un ami de Fritz vint nous annoncer ce qui était arrivé !

A présent, mon cher ami, à présent que cela ne peut plus être autre chose qu'une déclaration tout à fait platonique, la seule consolation qui peut encore me rester est de vous laisser clairement entendre que je vous aime et que je ne pourrais jamais aimer que vous !

Et voilà, en dernière analyse, pourquoi je vous écris cette lettre.....

Selon toute probabilité, nous ne nous reverrons plus jamais, d'ailleurs, à quoi cela servirait-il ? mais vous pouvez avoir l'assurance formelle que je penserai toujours à vous rien qu'à vous !

Que dire de plus

Adieu Mathieu !

Votre BRIGITTE.

Un sourd gémissement s'échappa des lèvres du jeune homme et des larmes jaillirent tout à coup de ses yeux.

— Brigitte !... Oh, Brigitte ! balbutia t'il. Tout est fini, maintenant !... Nous sommes maudits, mon frère et moi !... Comment pourrait on être plus malheureux que nous le sommes ?

Tout à coup, la sonnerie du téléphone vint interrompre ses lamentations. Il se leva avec lassitude, se dirigea vers l'appareil et décrocha le récepteur.

Après avoir écouté un instant, il pâlit et s'exclama :

— Lucie !... Que dis-tu là... Oui... Je viens tout de suite !



CHAPITRE CX

A BELLEVILLE.

Dans un petit logement mansardé, au quatrième et dernier étage d'un très vieil immeuble d'une des plus misérables rues du quartier de Belleville vivait une personne qui jouissait, dans le voisinage, d'une certaine célébrité.

C'était Madame Simone, tireuse de cartes et voyante extra-lucide.

Cette chiromancienne, dont les consultations étaient fort appréciées, surtout en raison de leur prix modique, avait tout à fait le physique de l'emploi. On aurait dit qu'elle avait été créée tout spécialement pour faire ce métier et elle aurait certainement donné l'impression d'être hors de son élément si elle en avait exercé un autre. Ses longues mains croques et décharnées, son visage maigre et très allongé, au front bombé et au nez crochu, s'harmonisait de façon parfaite avec de grands yeux sombres qui n'étaient pas dénués d'une certaine beauté et qui lui donnaient un faux air de bohémienne.

Au moment dont nous parlons, elle se trouvait dans son cabinet de consultation en train de s'entretenir avec un homme qui ne paraissait pas être venu la voir dans le but de connaître le sort que lui réservait le destin, mais plutôt pour des motifs d'un ordre plus terre à terre.

En effet, il se tenait familièrement assis en face d'elle fumant une cigarette, près d'une table sur laquelle se voyaient encore d'importants reliefs d'un plantureux repas de deux couverts. Du café qui fumait dans des tasses ornées de dessins polychromes ainsi qu'un ton de voix compatible avec les exigences d'une digestion quelque peu laborieuse, confirmait irréfutablement le caractère post-prandial de la conversation.

Après qu'ils eurent dégusté leur « moka » les deux interlocuteurs commencèrent bientôt de se ranimer un peu sortant graduellement de la demi-somnolence où les avait plongé l'absorption de leur copieux dîner.

Tout à coup, « l'extra-lucide » s'exclama sur un ton strident :

— Tu pourrais bien venir me voir un peu plus souvent mon cher Dubois !

— Tu crois ?

— Qu'est ce que tu as aujourd'hui ? Tu es bien taciturne !

— C'est que j'ai beaucoup à penser...

— A propos de quoi ?

Au lieu de répondre, l'homme demanda :

— N'est ce pas que tu sais toute espèce de choses que la majorité des gens ignore ?

— Tu veux que je te tire les cartes ?

— Ne dis pas de bêtises !

— Des bêtises ? s'exclama Madame Simone sur un ton presque indigné. Ce ne sont pas des bêtises du tout !... C'est très sérieux au contraire !... Crois-tu que les gens du quartier, qui me connaissent depuis longtemps continueraient de venir me consulter et de me donner de l'argent pour cela s'ils ne savaient par expérience que je leur donne toujours des renseignements utiles ?... J'ai reçu des gens qui étaient plus instruits et plus intelligents que toi, et qui, après s'être montrés un peu incrédules on dû ad-

mettre que mes cartes leur avaient révélé l'exacte vérité au sujet d'une quantité de choses qu'il aurait été impossible de découvrir par d'autres moyens...

Dubois se mit à rire.

— Ne te fâche pas, Simone ! fit-il. Je n'avais pas l'intention de t'offenser.... Dis-moi plutôt ce que tu as réussi à savoir au sujet de la famille Dreyfus....

— Pourquoi t'intéresse-tu à cette famille ?

— Je te dirai cela plus tard....

— Je ne sais pas grand chose de plus que le commun de ces mortels..... Je sais seulement que le capitaine....

— Il ne s'agit pas tant du capitaine lui-même, interrompit le visiteur. Ce qui m'intéresserait surtout, ce serait de savoir quelque chose de précis au sujet de la situation financière de cette famille.....

— La famille doit être très riche..... En tout cas, elle possède d'importantes filatures en Alsace.....

— Cela ne signifie pas grand chose, parce que les filatures peuvent avoir été montées avec des capitaux appartenant à d'autres personnes..... Ce que je voudrais savoir d'une façon certaine, c'est s'ils possèdent une fortune personnelle considérable.....

— Est-ce que tu as vu leur maison du Trocadéro ?

— Non !.....

— Eh bien, va la regarder..... Tu verras bien que des gens qui ne posséderaient pas une solide fortune ne sauraient conserver longtemps un aussi splendide immeuble. Mais quelle différence cela peut-il faire à ton point de vue qu'ils soient riches ou pauvres.....

— Une différence énorme.... J'ai une affaire en vue, mais je ne voudrais pas me donner de la peine pour rien...

— Tu veux donc encore faire du mal à cette pauvre femme ?

— Lui faire du mal ?... Bien au contraire !... Je veux lui venir en aide !

— Ah ?... Et de quelle façon ?

Dubois se mit à regarder la vieille comme s'il avait voulu s'assurer de ce qu'il pouvait compter sur sa discrétion.

Un moment, il demeura comme indécis, car les yeux de Mme Simone, assez semblables à ceux d'un oiseau de proie, ne dénotaient pas précisément un caractère d'une parfaite franchise..... On aurait plutôt pu en dire le contraire !

— Eh bien, parle ! fit la chiromancienne avec un air impatienté. Est-ce que tu n'as pas confiance en moi ?

— C'est-à-dire..... je.....

— Ah tu te méfies, hein ?... Eh bien, cela est stupide de ta part.... Depuis le temps que tu me connais, tu devrais savoir que je n'ai pas l'habitude de dévoiler les secrets d'autrui... Comment pourrais-je conserver la confiance de ma clientèle si je ne faisais preuve, en toute circonstance, d'une discrétion exemplaire ?

— Tu as raison... Eh bien voici de quoi il s'agit : J'ai entre mes mains la preuve de l'innocence absolue du capitaine Dreyfus.....

— Ceci me paraît peu vraisemblable, répondit la vieille en le regardant avec un air incrédule. Comment aurais-tu pu te procurer de telles preuves ?

— Le hasard fait souvent des choses extraordinaires ! répondit Dubois en souriant.

— Et tu voudrais faire tenir ces preuves à Mme Dreyfus ?

— Oui.... Pourvu que j'y trouve mon intérêt, naturellement.....

— Cela va de soi.....

— Tu devrais m'aider dans cette affaire..... Je n'aimerais pas beaucoup me présenter de but en blanc chez les Dreyfus.... Si je faisais cela, ils me soupçonneraient peut-être de vouloir leur jouer un mauvais tour..... De

plus, ma visite pourrait être remarquée de la police et cela pourrait aussi causer des ennuis..... Je suis assez étroitement surveillé parce qu'on me soupçonne d'avoir rendu quelques petits services à certains gouvernements étrangers.....

— Ce soupçon ne me paraît pas mal fondé dit la tireuse de cartes sur un ton ironique.

— Sur quoi te base-tu pour dire cela ?..... Qu'est-ce que tu en sais ?

— Rien de précis, rassure-toi.... Mais je vois assez clair dans ce genre de choses car j'ai été du métier moi-aussi, au temps où j'étais jeune et belle.....

— Diable !... Cela devait donc être sous le règne de Louis-Philippe ?

— Idiot !

— Merci beaucoup !..... Continue, je t'en prie..... Ne te gêne pas !

— Eh bien, c'était vers 1860, la plus belle époque de l'empire..... Tous les hommes étaient amoureux de moi et j'ai su profiter pour faire du bon travail dans les coulisses de la diplomatie internationale..... Mais ça a très mal fini.....

— Tu t'es fait prendre la main dans le sac ?

— Non, pire que ça !... Je suis devenue follement amoureuse d'un jeune courrier diplomatique auprès de qui j'avais été chargée de jouer la comédie de l'amour afin de pouvoir mettre la main sur des documents d'une importance exceptionnelle qui étaient en sa possession... J'aurais très bien pû m'en emparer, mais si je l'avais fait, le jeune courrier aurait été tenu pour responsable et sa carrière aurait été irrémédiablement brisée... Or, je m'étais laissée prendre à mon propre piège et je l'aimais !... J'inventai donc une histoire pour expliquer mon échec au ministre pour le compte de qui j'agissais, mais il ne me crut pas et je tombai en disgrâce..... Alors au bout de quelques mois.....

— Tout cela est assurément fort intéressant, interrompit Dubois en baillant d'ennui. Mais j'aimerais mieux que tu remette à une autre fois la fin de ton histoire..... Pour l'instant, c'est surtout la question de l'innocence de Dreyfus qui me préoccupe..... Comme je viens de te le dire, je ne voudrais pas aller directement m'adresser à Mme Dreyfus, mais.....

— Tu voudrais plutôt trouver un terrain neutre où tu pourrais lui fixer un rendez-vous ?

— C'est ça même... Est-ce que tu crois que tu pourrais m'aider en cela ?

— Sans aucun doute.....

— De quelle façon ?

La vieille réfléchit un moment.

— Je vais aller la voir aujourd'hui même, répondit-elle enfin. Dubois fixa sur elle un regard perplexe.

— J'espère que tu ne vas pas y aller habillée comme ça ? fit-il. On ne te recevrait même pas !

— Tu peux être tranquille, on me recevra sans aucun doute, affirma la vieille avec assurance.

— Et sous quel prétexte te présenteras-tu ?

— Dire la bonne aventure.....

Dubois éclata de rire.

— Tu es complètement folle ! s'écria-t'il.

— Pas le moins du monde.....

— Est-ce que tu t'imagines donc.....

— Je ne m'imagines rien du tout.... Je sais parfaitement ce que je dis et ce que je fais... Quand une femme se trouve dans une situation comme celle où se trouve maintenant Mme Dreyfus, elle ne peut résister à l'attrait des arts divinatoires, parce qu'elle a besoin d'espérer à tout prix et qu'elle espère toujours qu'on va lui prédire quelque heureux événement... Et si j'arrive à lui parler, le reste ira tout seul..... Explique-moi seulement ce que je devrai lui dire.....

— Il suffit de l'informer de ce que tu connais une personne qui pourrait faire la preuve de ce que le capitaine Dreyfus est innocent et que le crime a été commis par un autre....

Simone fit un signe de la tête pour montrer qu'elle avait compris.

— Je suppose, fit-elle ensuite, — que je devrai également faire comprendre à cette dame que les preuves en question ne peuvent être obtenues que contre une forte somme d'argent ?

— Non !... Pour l'amour du ciel !... Non ! s'exclama Dubois. Ne dis rien de cela, car ça suffirait à ruiner tout mon plan !... Mais quel endroit crois-tu que l'on pourrait choisir pour combiner un rendez-vous ?

— Une église, répondit la vieille après un moment de réflexion.

— Ce n'est pas une mauvaise idée.... Mettons l'église de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle....

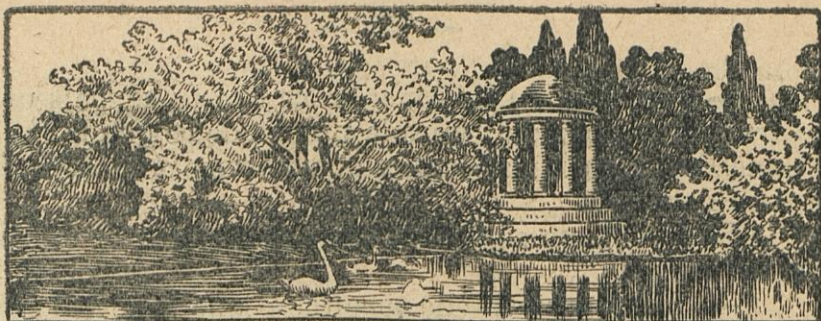
— Très bien... Et moi ?... Qu'est-ce que j'aurai pour me récompenser de mes peines ?

— Tu n'est qu'une vilaine rapace ! répondit Dubois en sortant son portefeuille. Tiens !... J'espère que ça te suffira ?

Et il lui remit un billet de cent francs.

La vieille prit le billet et le fit disparaître dans son corsage.

— Merci ! fit-elle. Tu seras content de moi !



CHAPITRE CXI.

IL ETAIT UNE FOIS.....

Le colonel Henry avait eu l'impression de vivre dans un rêve depuis le jour où il avait retrouvé Louise de Gané.

Il était tout vibrant d'un indicible bonheur, d'un bonheur semblable à celui qu'il avait rêvé dans sa jeunesse et que seule une femme douée d'une grande noblesse de caractère peut donner à un homme.

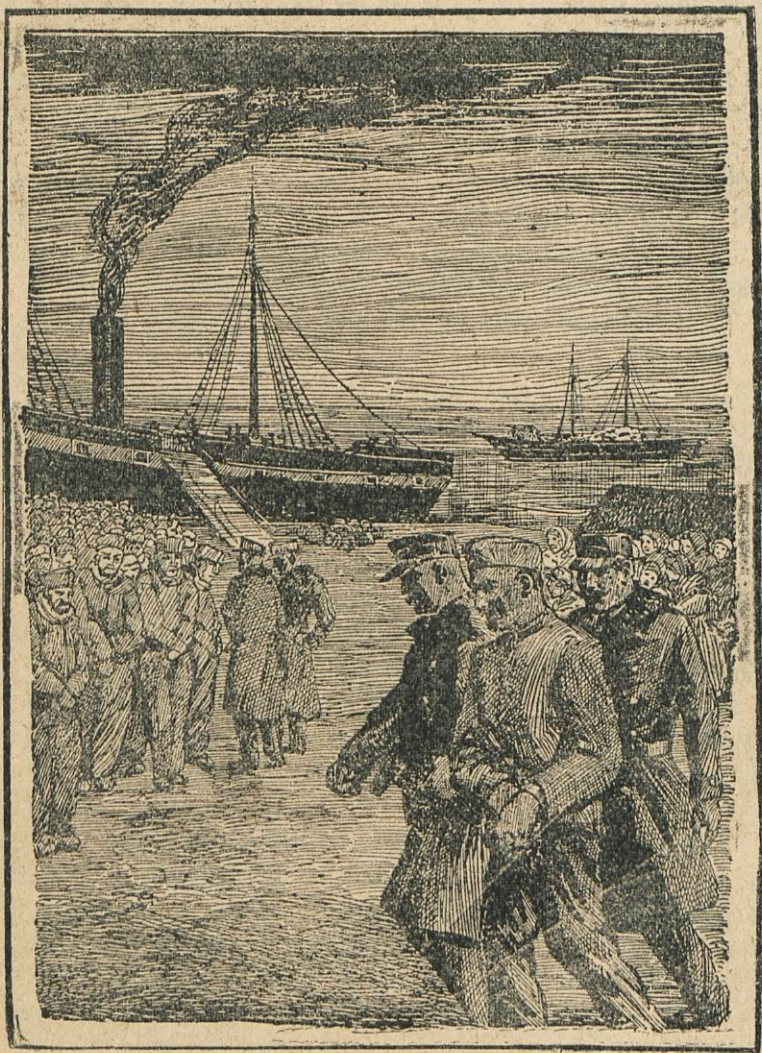
Et Louise de Gané était assurément une personne des plus estimables.

Combien de fois n'avait-il pas éprouvé l'impulsion de la saisir dans ses bras et de lui demander :

— Est-ce que tu m'aimes encore, Louise, comme quand nous étions là-bas, lors de ce merveilleux printemps où nous nous sommes embrassés pour la première fois ?

Mais chaque fois qu'il se trouvait seul avec elle, il sentait le courage lui manquer et il n'osait pas prononcer les paroles décisives. Au moment de parler, il sentait toujours peser sur lui le poids formidable de ses crimes et cela le retenait.

Il avait beau se dire qu'il ne courait aucun danger réel, qu'il était tout-à-fait invraisemblable qu'il soit jamais démasqué, sa conscience refusait de le laisser en



*...La plupart des habitants du village s'étaient
réunis à cet endroit. (Page 728).*

paix et c'était surtout en présence de Louise qu'il sentait les remords l'assaillir malgré les efforts désespérés qu'il tentait pour se persuader de ce que le colonel Esterhazy, et Amy Nabot étaient infiniment plus coupables que lui.

Un jour qu'il se trouvait seul chez lui plongé dans ses méditations, il vit tout-à-coup apparaître une forme humaine devant lui. Il en fut tellement effrayé qu'il se dressa d'un bond en poussant un grand cri.

Or, ce n'était qu'Amy Nabot qui, ayant trouvée entrebaillée la porte de l'appartement, était entrée sans sonner.

En voyant combien il s'était saisi, elle ne put s'empêcher de rire et elle s'écria avec une cinglante ironie :

— Tu en as du courage pour un colonel !..... Ce serait drôle de te voir au cours d'une bataille !

— Tu es stupide, Amy ! répondit le misérable encore tout tremblant, sous l'empire d'une épouvante malade qui ne lui venait que de sa mauvaise conscience. En voilà des façons d'entrer !

— J'ai trouvée la porte entr'ouverte, répondit l'aventurière, — et il ne me serait jamais venu à l'idée que je devais avoir recours à des formalités d'étiquette pour entrer chez toi..... A ce que je vois, mes visites ont cessé de te faire plaisir.....

— Mais non, Amy.... Tu te trompes..... Je suis toujours très content de te voir.....

Le visage de la jeune femme prit tout-à-coup une expression sévère et méchante.

— N'essaie pas de jouer la comédie avec moi ! dit-elle d'une voix sourde. Je sais tout ?

— Je ne comprends même pas de quoi tu parles, répondit le colonel sans beaucoup d'assurance.

— Je sais qu'il y a une autre femme dans ta vie.....

L'officier fronça les sourcils et répliqua sur un ton hargneux :

— Et alors ?.... Est-ce que je ne suis pas libre de fréquenter qui me plaît ?

— Non ! glapit l'aventurière avec une véritable rage. Je n'admets pas de concurrence !.... Là où je règne, je veux régner sans partage..... Tâche de ne pas l'oublier.

— Assez ! cria le colonel. N'essaie pas de me faire une scène de jalousie, tu ne ferais que perdre ton temps... C'est ridicule de ta part de te comporter comme tu le fais parce que, quand j'étais follement amoureux de toi et que je te suppliais de me donner ton amour, tu me traitais comme un chien et tu agissais exactement selon ta fantaisie..... Alors, de quel droit viens-tu me reprocher maintenant d'avoir des relations avec une autre femme ? Cela n'est pas logique !

— Je me moque de la logique ! exclama la jeune femme, de plus en plus surexcitée. Mais ce qui est certain, c'est que, si tu as l'intention de m'abandonner, tu es entraîné de jouer un jeu qui te portera malheur !..... Ecoute bien ce que je te dis maintenant, car si tu ne m'obéis pas, tu ne tarderas pas à le regretter amèrement !..... J'exige que tu cesse toute espèce de relation avec Louise de Gané as-tu compris ?

Henry ne répondit pas et se mit à la regarder avec un air de fureur concentrée.

— Malheur à toi si tu ne fais pas ce que je te dis ! reprit l'aventurière après un moment. Je n'hésiterai pas une seconde à te dénoncer comme étant le faussaire qui a forgé les documents au moyen desquels on a fait condamner Dreyfus.....

A ces mots, le traître se laissa tomber dans un fauteuil et se mit à sangloter, en proie à une violente crise de nerfs.

— Sâle bête ! gémit-il sur un ton de désespoir indigne et avec un air de lâcheté répugnante. Sâle bête !..... Tu sais bien que je ne suis pas en mesure de résister et tu en abuses d'une façon ignoble !

— Heureusement qu'il te reste encore assez d'intelligence pour comprendre que c'est moi qui suis dans la position du plus fort ! dit froidement la méchante créature.

Ce disant, elle fixait sur le colonel un regard scrutateur. Celui-ci eut une sorte de sursaut d'indignation, comme s'il avait voulu tenter encore une fois de se défendre contre la perfide créature. Ses poings s'étaient crispés en un geste impulsif, mais bientôt il laissa retomber ses bras avec découragement, comprenant que toute tentative de résistance serait inutile.

— Bien, fit-il, — je ferai ce que tu me demandes.....

— Je l'espère !..... Tâche de ne pas oublier ta promesse !

Amy était parfaitement satisfaite et elle souriait comme une personne qui vient d'être délivrée d'une grave préoccupation. Depuis qu'elle avait appris que le colonel s'était de nouveau lié avec son ancienne amie de jeunesse, elle avait éprouvé une grande anxiété. Elle craignait fort que cette nouvelle liaison ne tarde pas à le dominer tout entier et que cela lui ferait perdre le monopole d'influence qu'elle même avait exercé sur lui jusque là.

Elle vint s'asseoir à côté de lui et lui passa un bras autour des épaules.

— Tu vois bien, mon chéri, lui dit-elle, — que nous ne pouvons pas nous séparer !..... Il faut donc que nous continuions de porter ensemble le fardeau de notre vie et le poids que nous avons tous les deux sur la conscience, ne serait-ce que pour éviter que personne ne parvienne jamais à dévoiler le secret de l'affaire Dreyfus..... Si tu savais comme j'ai été contente en apprenant la faillite de cette tentative d'évasion qui ne pourra que faire augmenter la peine du condamné.

Henry la regardait avec un air épouvanté.

— Tu as été contente ? fit-il.

— Evidemment, parce que les souffrances de Dreyfus ne peuvent être pour moi qu'une source de plaisir..... Je voudrais aller moi-même à l'île du Diable pour être témoin de son martyre..... Il faut absolument que tu me fasses obtenir un sauf-conduit pour y aller.....

Amy tenait ses yeux obstinément fixés sur le colonel. Elle paraissait fort calme, mais un sourire qui avait quelque chose de menaçant se dessinait sur ses lèvres.

Henry ne put s'empêcher de frémir en remarquant l'expression de ce sourire qui révélait l'âme cynique et impitoyable de cette femme.

Lentement, mais sur un ton passionné, elle reprit :

— Oui, je veux me réjouir des souffrances de cet homme !

Henry sursauta.

— Tu es terrible ! murmura-t'il.

— Est-ce qu'il n'est pas tout naturel que je cherche à me venger le plus cruellement possible de l'homme qui a méprisé mon amour ?..... Aide-moi afin que je puisse aller à l'île du Diable..... Je veux assister à l'agonie de celui que j'ai tant aimé autrefois et que je hais maintenant de toutes mes forces !

Le colonel tenta de lui faire comprendre à quel point ce désir était absurde ; mais elle était fermement résolue à obtenir ce qu'elle voulait et il n'y avait pas moyen de lui faire entendre raison.

D'ailleurs, le colonel finit par se dire que si elle partait réellement pour l'île du Diable, ce serait pour lui un bien bon débarras et que rien ne l'empêcherait plus alors, du moins pendant son absence, de revoir Louise de Gané, malgré la promesse qu'il venait de faire.....

Il éprouvait tellement le besoin d'une tendresse sincère, de l'amitié et des caresses d'une femme d'une autre espèce que cette féroce, malhônnete et méprisable Amy Nabot !

Ce fut cela qui l'induisit finalement à promettre à l'aventurière tout ce qu'elle demandait. Elle triompha donc cette fois encore. Elle éprouvait une indicible satisfaction de constater une fois de plus que le colonel Henry, qui était un personnage assez important, était entièrement à sa merci.

CHAPITRE CXII.

UNE NOUVELLE TENTATIVE.

— Monsieur le commandant du Paty désire parler à Madame.....

— Ce fut en ces termes que la femme de chambre de Mme Dreyfus vint lui annoncer la visite du commandant.

La jeune femme, qui n'était pas encore revenue de l'émotion qu'elle avait éprouvée en apprenant la nouvelle de la déportation de son mari à l'île du Diable et qui était justement entrain de penser à ce triste événement, eut un instant d'hésitation.

— Faut-il que je dise à ce Monsieur que Madame n'est pas à la maison ? interrogea la servante.

— Non, répondit finalement Lucie. Faites-le entrer.

Quelques instants après elle passa dans le salon où la femme de chambre avait introduit le visiteur.

— Vous ne sauriez imaginer, chère Madame lui dit-il. A quel point j'ai été désolé d'apprendre cette terrible nouvelle au sujet de votre mari..... Cela me fait vraiment beaucoup de peine, mais je ne peux pas comprendre qu'il ait pu commettre cette folie d'essayer de s'évader..... Il

aurait bien dû se dire qu'il serait presque inévitablement pris et que cela ne ferait qu'aggraver son cas.....

— Si vous aviez eu à souffrir la dixième partie de ce que mon pauvre mari a eu à souffrir dans cette odieuse forteresse, vous comprendriez peut être un peu mieux qu'il ait cherché à s'en évader, répondit la malheureuse, sans pouvoir dissimuler un sourire de mépris.

— Sans doute, mais je trouve que vous auriez dû chercher à l'empêcher de faire cela plutôt que de l'y pousser.....

A ces mots, Lucie sursauta.

On savait donc que c'était-elle qui avait organisé cette tentative d'évasion avec les deux pêcheurs ?

Ou bien était-ce une feinte ?

En tous cas, elle était trop intelligente pour se laisser si facilement prendre à un piège aussi grossier, s'il s'agissait d'un piège. Regardant fixement le commandant, elle répondit :

— Vous êtes évidemment mal renseigné, commandant..... Il m'aurait été impossible de pousser mon mari à s'évader pour la bonne raison qu'on ne m'a pas une seule fois donné l'occasion de rester seule avec lui..... Le directeur de la forteresse assistait à tous nos entretiens et je ne pouvais même pas m'approcher de mon mari..... Il fallait que nous restions à trois ou quatre mètres l'un de l'autre, de sorte qu'il m'aurait été impossible, si je l'avais voulu de lui passer un billet..... La façon dont on nous traitait était vraiment odieuse et j'ai l'intention de faire porter ces faits à la connaissance du public en faisant publier des articles à ce sujet dans plusieurs journaux de France et de l'étranger..... Cela me coûtera sans doute une fortune, mais je suis préparée d'avance à n'importe quel sacrifice pour arriver à démontrer la vérité.....

— Je crains fort qu'en faisant cela, remarqua le commandant avec un sourire hypocrite, vous n'obtien-

dre pas d'autre résultat que de dépenser énormément d'argent en pure perte, car l'affaire Dreyfus commence déjà à entrer dans l'oubli..... Le public ne peut pas s'intéresser longtemps à une même chose..... Il lui faut du changement et il n'y aura que bien peu de personnes qui se donneront la peine de lire vos articles, quelque puisse être leur mérite au point de vue littéraire.....

Le misérable avait prononcé ces derniers mots avec une pointe d'ironie qui n'échappa à la jeune femme.

— Il ne s'agit pas de littérature, répondit-elle sur un ton sévère. Mon mari est innocent et, tant que je vivrai, je ne cesserai de crier son innocence... Et vous verrez que l'on finira par m'écouter parce que, finalement, la vérité a toujours raison du mensonge et de l'hypocrisie...

Le commandant fut impressionné malgré lui par le ton sur lequel Lucie avait prononcé ces paroles.

A vrai dire, il était fort désappointé et il regrettait presque d'être venu, car il s'était attendu à trouver une femme tellement anéantie de découragement et de chagrin qu'elle n'aurait plus guère la force de lui opposer qu'une résistance de pure forme et dont il n'aurait aucune difficulté à triompher. Au lieu de cela, il devait constater que Lucie paraissait plus décidée que jamais à lutter de toutes ses forces pour son mari, mais encore que son attitude ne laissait place à aucun espoir de prochaine réussite en ce qui concernait ses ambitions amoureuses !

N'y avait-il pas de quoi devenir enragé ?

Mais ce fut encore bien pire quand Lucie lui dit tout-à-coup :

— Au fait, je ne vois pas bien pour quelle raison vous venez m'exprimer vos regrets au sujet du transfert de mon mari à l'île du Diable, puisque c'est surtout à vous que nous devons ce surcroît de malheur..... J'ai appris en

vous avez déployé une grande éloquence lors de

la séance du conseil suprême, pour obtenir ce résultat....

Furieux, le commandant se mordit les lèvres. Il réfléchit un instant, puis il répondit en affectant de se retrancher derrière un air de grande dignité :

— Je suis fort peiné, Madame, de voir combien vous vous méprenez sur mes intentions..... Vous devriez pourtant comprendre qu'en ma qualité d'officier, mon premier devoir est d'obéir aux ordres que je reçois de mes chefs, si pénible que puisse en être l'exécution en certains cas... Quand j'ai pris la parole au conseil suprême, ce n'était nullement mon propre point de vue que j'exprimais..... Je ne faisais que me conformer à des instructions très précises qui m'avaient été données par mes supérieurs... Au surplus, je ne nie pas que j'ai longtemps été convaincu de la culpabilité de votre mari et que rien n'est encore venu à ma connaissance qui soit de nature à modifier cette opinion..... Rien si ce n'est vos propres affirmations, Madame, et mon désir de vous être agréable.....

— Je crois que, de toute façon, il est trop tard pour discuter de cela, dit Lucie avec amertume. Le mal est fait et je suppose que même si vous le vouliez, maintenant, vous ne pourriez plus rien y changer.....

— Ceci est une erreur, Madame.... On peut encore obtenir une révision du procès.... Il suffirait pour cela que l'on découvre un fait nouveau qui soit de nature à infirmer le premier jugement..... Je ferais tout mon possible pour arriver à ce résultat.....

Mais la jeune femme secoua la tête avec un air incrédule.

— Je ne peux plus croire à vos promesses, objectait-elle. Vous n'avez tenu aucune de celles que vous m'avez faites jusqu'à présent... Je préfère que vous vous absteniez désormais de toute intervention dans l'affaire de mon mari.

Du Paty détourna les yeux, mais Lucie eut le temps d'y voir une expression d'indicible colère.

— Vous refusez donc mon amitié ? demanda-t'il d'une voix un peu tremblante.

La jeune femme fit semblant de ne pas avoir entendu. Les lèvres du misérable se serrèrent de dépit.

— Vous vous en repentirez ! gronda-t'il entre ses dents.

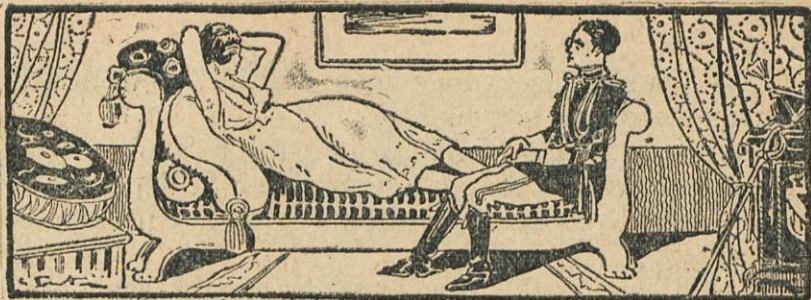
— Il est possible que je m'en repente, répondit la jeune femme sur un ton indifférent, — mais pour le moment, je n'ai rien autre à vous dire..... Je ne pense vraiment pas que votre amitié puisse comporter aucune espèce d'avantage pour mon mari ni pour moi.....

Ce disant, elle fit deux pas vers la porte comme pour reconduire le commandant.

Ce dernier, comprenant qu'il ne ferait que s'humilier inutilement en insistant, s'inclina et sortit sans rien dire.

Quand il se trouva dans la rue, il ne pouvait plus penser à autre chose qu'à la façon dont il pourrait se venger de l'affront qu'il venait de recevoir ; il sentait bien qu'il ne saurait plus avoir aucun repos ni aucune satisfaction avant d'avoir châtié cette femme de son orgueil. Puisqu'elle ne voulait pas se plier à ses désirs, il faudrait qu'elle subisse sa vengeance.





CHAPITRE CXIII

EN MER.

Il y avait trois jours que le « Saint-Nazaire » était parti de Rochefort, faisant route vers le Sud-Ouest.

Il y avait trois jours qu'Alfred Dreyfus, toujours enfermé dans sa cage souffrait les tourments les plus affreux qu'il eût encore subis depuis son arrestation.

La mer était très mauvaise et, malgré le changement de latitude déjà appréciable, il continuait de faire très froid. Le malheureux avait à plusieurs reprises imploré ses gardiens qu'on lui donne au moins une couverture, mais ils n'avaient même pas voulu l'écouter.

Ce n'avait été que le second jour de la traversée qu'on lui avait apporté son premier repas. La veille, on ne lui avait rien donné à manger du tout.

Cette fois, on lui passa une vieille boîte de conserve où quelques haricots nageaient dans un liquide de couleur peu rassurante. Comme on avait oublié de lui donner une cuiller, le prisonnier en demanda une, à quoi le gardien répondit qu'il n'avait qu'à répandre par terre le contenu de la boîte, puis de lècher le plancher !

Tout cela paraissait être dû à une intention nettement conçue de lui infliger les pires souffrances possibles et des instructions secrètes devaient avoir été données au personnel à ce sujet, car il n'est pas habituel que les condamnés soient tourmentés à ce point.

Les autres prisonniers qui étaient à bord du navire avaient droit à une heure de promenade sur le pont par jour, par petits groupes et sous la surveillance de gardiens bien armés. Mais Dreyfus ne pouvait jamais sortir de sa cellule, ce qui était assurément une précaution superflue, car il ne lui aurait guère été possible de s'évader en pleine mer !

Vers la fin de la semaine, la température commença de s'adoucir ; on était parvenu à une latitude égale à celle des côtes septentrionales du Maroc. Durant les trois jours suivants, le prisonnier éprouva un grand soulagement, car le temps était devenu superbe et un soleil magnifique venait le réchauffer dans sa misérable cage.

Mais ensuite, au lieu du froid, ce fut le supplice contraire.

Graduellement, la douce température fit place à une chaleur de fournaise qui faisait littéralement sécher le sang dans les veines du malheureux, d'autant plus que la ration d'eau qu'on lui donnait maintenant était tout à fait insuffisante. Un jour, le gardien lui déclara même qu'il n'avait pas le temps de lui en donner et il dut attendre jusqu'au lendemain avant de pouvoir étancher sa soif.

Un soir, il entendit deux gardiens qui causaient à quelques pas de la cellule.

— Il paraît que nous allons arriver dans trois jours, disait l'un d'eux.

— Tant mieux, fit l'autre, est-ce que tu sais où nous allons nous arrêter ?

— Je ne le sais pas au juste, mais c'est à peu près toujours la même chose... Selon toute probabilité nous nous arrêterons soit à l'Ile du Salut, soit à l'Ile du Diable...

— Ce sera plutôt à l'Ile du Diable, cette fois-ci, car je crois bien que c'est là que l'on doit débarquer le traître...

— Je le crois aussi...

— Est-ce vrai que l'Île du Diable était autrefois destinée aux lépreux ?

— Oui... Ce sera donc un endroit tout à fait bien choisi pour Dreyfus !.. Et puis de là, au moins, il ne pourra pas se sauver !

En entendant celà, le malheureux pâlit.

L'Île du Diable !

Il connaissait depuis longtemps la sinistre réputation de cet épouvantable lieu qui aurait plutôt dû s'appeler l'Île de l'Enfer !

Etre déporté là, celà équivalait exactement à être condamné à une mort lente et effroyablement pénible, car le climat de l'île la rend absolument impropre à la résidence d'êtres humains.



Le onzième jour de la traversée, de petits nuages noirs apparurent tout à coup dans un coin du ciel.

— Voilà un mauvais signe dit un matelot à un de ses camarades.

— En effet, répondit l'autre, après avoir regardé dans la direction que l'autre lui désignait. C'est un signe de tempête...

— Il ne nous manquait plus que ça !

— Que veux-tu ?... Ce sont les petits ennuis du métier !

Un quart d'heure après celà, l'horizon commença de s'obscurcir très rapidement. En même temps, la température s'abaissa brusquement de sept ou huit degrés.

Alfred Dreyfus en ressentit d'abord comme un délicieux soulagement, mais cette sensation agréable ne fut

pas de longue durée car un vent d'une extrême violence se mit bientôt à souffler et la mer, soudain démontée, se mit à secouer le navire avec furie. Le « Saint-Nazaire » qui avait depuis longtemps atteint l'âge où les bateaux sont ordinairement mis à la retraite, se cabrait comme un cheval blessé et toute son armature faisait entendre de sinistres craquements, semblables à des gémissements d'agonie.

Le ciel était devenu tout noir et l'on n'apercevait plus qu'une vague lueur rouge à l'endroit où le soleil descendait vers l'horizon.

Jusqu'à ce moment, le premier officier du bord s'était chargé du commandement. Mais en raison du danger imminent, le commandant lui-même ne tarda pas à venir prendre places sur la passerelle.

— Vérifiez les pompes, ordonna-t-il aussitôt, et voyez si les palans des canots de sauvetage fonctionnent bien...

Cet ordre montrait bien qu'il jugeait la situation comme particulièrement grave et tout le monde s'empres-sa d'obéir.

— Vous pensez que ça va aller mal, commandant ? demanda le second.

— Ça m'en a tout l'air... Et vous savez bien qu'il ne faut pas trop compter sur la solidité de notre vieux sabot !... Je suis sûr que le moindre choc le briserait comme une coquille d'œuf !

— Réjouissante perspective !

— Vous ne voudriez pas que l'on affecte un bateau tout neuf au transport des forçats !... Et maintenant, tâchons de faire attention, car je vois que la valse va commencer...

À peine le commandant avait-il dit ces mots que lui et le second durent s'agripper fortement au bastingage de la passerelle pour ne pas être lancés par dessus, car le

navire venait tout à coup d'être soulevé par une lame d'au moins dix mètres de haut qui le fit monter tout droit en l'air comme un ballon. Telle était du moins la sensation qu'éprouvaient ceux qui se trouvaient à bord.

Ce fut un de ces moments où les plus braves ne peuvent empêcher le frisson de la petite mort de courir le long de leur échine !

Parvenu au sommet de la vague, le vieux navire oscilla un instant, puis il partit en avant comme une balle lancée par une raquette, retomba dans un trou d'eau, remonta encore et reprit enfin une stabilité relative.

— Qu'est-ce que vous en dites ? demanda le commandant en regardant son subordonné avec un calme sourire.

— Je crois qu'il serait temps de faire nos prières ! répondit l'autre sans se troubler d'avantage.

Puis les deux hommes se penchèrent pour regarder le pont où le coup de mer avait causé d'assez sérieux dégâts. Une partie du bastingage de tribord avaient été arrachée et l'eau qui avait balayé le pont avait emporté plusieurs pièces de grément. Heureusement, personne n'avait été blessé ni jeté à la mer.

— Encore cinq ou six paquets comme celui-là et nous prenons un bain ! reprit le commandant. Notre vieux « Saint-Nazaire », qui ne tient plus qu'avec des ficelles et des épingles, ne pourra pas résister longtemps à un petit jeu pareil !

Quoi que les deux hommes ne fussent qu'à deux ou trois pas l'un de l'autre, ils étaient obligés de crier pour se faire entendre, car le vent sifflant netre les superstructures, faisait un vacarme d'enfer.

Pour comble de désagrément, c'était précisément l'heure du crépuscule et la nuit allait bientôt venir compliquer les choses.

Les vagues, hautes comme des collines, qui surgis-